

## LE DOMAINE DU GENERAL EVRARD

*M<sup>me</sup> Baur.* — Le tramway entrait dans Ville-Evrard, il n'y avait pas de porte. Il y avait les abris des tramways dans la grande allée. Ça fait 42 ans que j'habite Neuilly. On venait se balader quand j'étais jeune fille. On passait la grande route là-bas, on allait sur le canal, la Maison de Santé était nettement séparée. C'était une promenade, les gens venaient visiter comme cela. C'était une voie publique. C'était une tolérance certainement, parce que c'était quand même les terres de Ville-Evrard, on passait sur le fameux petit pont où il y a la grande porte maintenant. On traversait, on se baladait tout le long du canal et on remontait jusqu'à Neuilly. Là, j'ai quand même eu à ce moment-là un aperçu des cours qui donnaient sur l'asile. Je ne connaissais pas Ville-Evrard à l'intérieur. Il y avait des grillages. Alors quand on se promenait, on voyait les malades dans les cours de pavillons de femmes. Je m'en rappelle parce qu'automatiquement on est tenté d'ouvrir les yeux tout ronds quand on n'a jamais mis les pieds dans un hôpital psychiatrique. C'était effrayant de voir ces femmes. Il y en avait qui hurlaient, sans raison, elles étaient dans la cour, dans les jardins, et il y avait l'infirmier sous la galerie, on voyait sa blouse blanche.

Moi, je suis rentrée ici sans connaître personne, j'ai d'ailleurs eu un mal fou à rentrer parce qu'au départ ça ne me tentait pas tellement. Par contre, la première fois que je suis venue me présenter, c'était assez drôle. J'ai arpenté cette grande avenue et j'entendais une femme qui hurlait. Quand vous ne savez pas, et que vous mettez les pieds dans un hôpital, à cette époque — parce que, maintenant, on n'entend quand même plus cela —, vous vous faites des idées : je la voyais enfermée, ligotée. Son hurlement était effrayant, on l'entendait de la grille et je ne savais pas où elle était. Je regardais, je regardais... C'était quand même un peu impressionnant. Et puis, longtemps après, j'ai su que c'était la malade que le docteur Chanesse employait chez lui pour faire son

ménage. Elle appartenait au pavillon 2. J'ai connu la malade après. Je repensais toujours à ça, je m'étais figurée vraiment qu'elle était enfermée dans un petit réduit, je ne sais pas ce que j'ai imaginé, mais c'était terrifiant et, en fait, la malade était tranquillement chez le docteur en train de faire son petit ménage, c'était brique, impeccable. Il en était satisfait, mais elle, elle hurlait à ses voix. Alors quand j'ai su ça, je me suis dit : je m'en étais fait une idée là-dessus !



*Dr Dublineau.* — Ville-Evrard était dans un désert : Neuilly-sur-Marne actuellement est une grande ville, mais, à l'époque, c'était un village auquel on accédait par un tramway vétuste qui arrivait jusqu'à la porte de l'administration, là où il y a le drapeau : il entrait car il n'y avait pas de grilles à ce moment-là ; elles datent de 38 ; je les ai vu construire. Je n'ai pas connu ce tramway, parce qu'on a créé les autobus en 38 aussi, l'année où je suis arrivé et l'autobus entrait, au début. Ça faisait partie des conventions de Ville-Evrard. Il allait jusqu'à l'administration et refaisait le trajet, avec une section d'un intervalle pour prendre les femmes. Les gens ont profité de la guerre ou de je ne sais quelles circonstances pour supprimer cela : je ne l'ai connu en somme que très peu de temps, un an. Comme évidemment ça faisait loin, les gens vivaient sur place, fatalement. Pendant la guerre, le dernier autobus partait du Château de Vincennes à 7 heures du soir : c'était une corrida pour le prendre ! Tout le monde attendait cet autobus pour toute la banlieue Est. Il fallait commencer à faire la queue à 6 heures du soir pour avoir une chance d'avoir une place dans ces autobus qui fonctionnaient au gaz : ils avaient une espèce de vaste coupole et ils s'alimentaient au gaz au Perreux. Oui, avant la guerre, Ville-Evrard, c'était loin... Ça faisait un petit cercle. Il n'y avait pas de contacts.

Les grilles ont été fermées après la guerre. Certains services du 273, qui partaient de Vincennes, entraient par la grande avenue et s'arrêtaient à une station, avant le bâtiment de la direction. Le bus entrait jusque-là, il y avait la petite guérite. Mais la R.A.T.P. a jugé qu'il était préférable de mettre l'arrêt à l'extérieur pour que le bus n'ait pas à tourner dans la grande avenue — c'était assez compliqué. Alors j'ai fait enlever la guérite. Cette avenue faisait partie du domaine de Ville-Evrard. Le domaine était fermé, mais les grilles étaient ouvertes.

\*  
\*\*

*M. Lesueur.* — L'hôpital de Ville-Evrard était le seul hôpital de la région parisienne où il y avait un éventail complet de malades : il y avait des hommes, des femmes et, lorsque j'y étais, des enfants attardés ou déficients, la Maison de Santé payante où les malades étaient traités de façon particulière et dans l'hôpital même, le service du docteur Dublaineau qui était spécialement pour les alcooliques, un autre pavillon qui était spécialement pour les tuberculeux — et chaque pavillon avait une spécialité. C'était un hôpital absolument total au point de vue de la répartition des différentes maladies mentales qui pouvaient se présenter. L'hôpital de Ville-Evrard a été construit pour cela. A l'origine, il a été affecté avec ces destinées-là. Il avait en outre cet avantage : on y mettait souvent des malades qui n'étaient pas dangereux et qui avaient besoin d'une certaine activité — parce que l'oisiveté est la mère de tous les vices et qu'il valait mieux que les malades soient occupés plutôt que de tourner en rond dans les cours. Il y avait à Ville-Evrard — qui est un très bel établissement, qui avait quatre cents hectares de superficie — une ferme où il y avait cinquante vaches, quatre cents moutons, trois cents porcs, dix chevaux. Plus des ateliers importants où les malades travaillaient sous la surveillance des moniteurs. Donc ces malades avaient un travail qui les distrayait un peu de leur obsession et qui faisait partie de la cure.

Les malades avaient une rémunération comme ouvriers de tous les corps de métiers. Il y avait des ateliers importants tels que celui de la menuiserie, de la serrurerie, de l'électricité. Il y avait là des ouvriers qualifiés, bien entendu, qui avaient à leur disposition comme aides des malades choisis par les médecins et qui trouvaient là avec une rémunération adaptée une activité pour la journée. Nous avons beaucoup de malades qui venaient de la campagne, des cultivateurs, eh bien, ils travaillaient à la ferme, ils étaient dans leur milieu. Ça avait un avantage considérable pour nous, c'est que nous pouvions vivre en autarcie — comme ça s'est trouvé pendant l'occupation : nous n'avions pas besoin de tickets et de tout ce qui s'ensuit, nous avons nos vaches, nos cochons, notre clapier, nos volailles, notre jardin potager, etc. Nous pouvions vivre sans rien demander à personne. Pendant l'occupation, nos malades n'ont manqué de rien, alors que dans beaucoup d'hôpitaux où les rationne-

ments existaient — comme pour tout le monde — il y eut pas mal de décès faute de nutrition suffisante, parce que les malades sont en général des boulimiques qui ont un appétit déchaîné, alors il faut les nourrir. Mais là, on avait le lait, on avait tout. On n'avait pas tous les légumes, par exemple. On avait les pommes de terre, les choux, mais il y avait des légumes qu'on ne pouvait pas avoir, on ne pouvait pas tout avoir, malgré un potager très important et des fruits en quantité. Après la guerre, on a continué de vivre avec nos moyens personnels, naturellement, comme toujours, mais on pouvait acheter à l'extérieur les choses qui nous manquaient. Tout était consommé sur place.

Il y avait une usine d'épuration pour les eaux de Ville-Evrard. Une partie de l'établissement se trouvait dans les terres en contre-bas de la vallée de la Marne où nous faisons les céréales et du côté de la partie Maison Blanche — qui, d'ailleurs, a été construite sur le territoire de Ville-Evrard, on leur a alloué vers 1890 cinquante hectares qui ont été pris sur le domaine — ce sont des parties hautes où on cultivait des pommes de terre, des choses comme cela. Au point de vue culture, on était très bien organisé. Mais Maison Blanche n'avait rien. Il vivait comme il pouvait. Quand on tuait des moutons, des veaux ou des porcs, on lui en donnait quelquefois — on n'allait quand même pas les laisser à la portion congrue alors qu'ils sont de l'autre côté de la route — mais enfin le gros était pour nous.

Cependant, nous avions quelques malades de Maison Blanche qui travaillaient, quelques femmes qui venaient à la couture : nous avions un atelier de couture très important, parce que tous les vêtements de malades, toute la lingerie, étaient faits sur place et entretenus sur place. Comme Maison Blanche était un hôpital de femmes, nous avions quelques malades qui étaient amenées par leurs infirmières — qui traversaient la route — et qui venaient tous les jours à Ville-Evrard à l'atelier de couture. Il y avait aussi un atelier de repassage, une lingerie, une buanderie, enfin, tout ce qu'il fallait. C'était Ville-Evrard qui bénéficiait de leurs activités, par conséquent, c'est nous qui leur donnions une redevance particulière, un petit pécule.

Pour les questions de bétail, les achats de jeunes animaux, nous étions complètement libres. Nous avons, par exemple, vendu à l'hôpital de Perray-Vaucluse des porcs : le directeur de Perray-Vaucluse nous avait demandé s'il ne pouvait pas avoir quelques porcelets — puisque nous avions une race de porcs remarquable — pour améliorer la nature de sa porcherie. Ça s'est fait entre nous, on n'a pas demandé d'autorisation :

les choses intérieures, on pouvait faire comme cela. C'était limité, forcément. Enfin, la grande affaire où la Préfecture intervenait, c'était la finance et le personnel. Comme j'avais une entente parfaite avec les médecins, je n'avais pas de difficultés de ce côté-là.

Il y avait un budget spécial pour la ferme. Les produits de la ferme étaient en quelque sorte chiffrés. On voulait se rendre compte si la ferme était déficitaire ou non : elle n'a jamais été déficitaire, d'ailleurs ; mais c'était chiffré. Par exemple, tous les lundis, on abattait trois porcs, à l'époque ils faisaient plus de 100 kgs, pour la nourriture des malades qu'on distribuait en deux menus : un menu à griller ou à chauffer ou un pot au feu et le reste en charcuterie, eh bien c'était chiffré et on voyait que la ferme avait vendu à l'hôpital ceci ou cela. Au bout de l'année, on voyait qu'on avait vendu tant, et qu'il n'y avait pas de déficit. Il y avait là-dessus le paiement du personnel de la ferme. Les pécules des malades, ça venait en déduction. Tout était calculé.

Le personnel de la ferme était très spécialisé et n'avait rien à voir avec les infirmiers. Il y avait un chef de culture, deux palefreniers, deux porchers, deux vachers, un vétérinaire, enfin il y avait tout ce qu'il fallait pour que la ferme puisse fonctionner parfaitement. De même pour le potager, il y avait un jardinier spécial qui avait deux aides, plus les malades. Ça fonctionnait très bien. C'était l'hôpital qui avait l'ensemble le plus complet.

Même du point de vue de l'électricité, nous nous fournissions nous-mêmes, nous avions une usine qui se trouvait avant le potager quand on arrive sur la route. Cette usine faisait le chauffage central de l'établissement, l'eau chaude et l'électricité d'appoint en cas de besoin. La porcherie était tout à côté et l'usine nous envoyait beaucoup d'eau et beaucoup d'eau chaude pour les porcs, le lavage. On pouvait presque vivre en autarcie, en cas de besoin : Ville-Evrard comptait 900 agents, plus les médecins, et Neuilly était une petite commune de 3 ou 4 000 habitants.

\*  
\*\*

*Dr Rondepierre.* — Vous savez comment Ville-Evrard a été créé ? Par le général Evrard. Il avait une fille qui était malade mentale, il me semble, et il a donné sa propriété, le château où habitent les médecins, et on a construit des pavillons autour, dans la partie de la Maison de Santé.



*Dr Sivadon.* — Ville-Evrard était un asile de la Seine, une propriété qui a été vendue à la Préfecture de la Seine vers 1860 avec un immense territoire, et sur laquelle on voulait faire une Maison de Santé très chic, départementale ; ça a été le noyau. On a créé là-dessus très rapidement des services d'asile, essentiellement un service d'hommes et un service de femmes, sur le modèle de l'époque, c'est-à-dire le système pavillonnaire basé sur les classifications qui avaient été mises en honneur par l'école nosographique de la fin du dernier siècle, à savoir : les agités, les semi-agités, les épileptiques, les travailleurs, l'infirmerie. Ces pavillons étaient placés parallèlement de chaque côté d'une allée centrale avec en tête l'administration, puis les services généraux (cuisine, pharmacie) : ça faisait une succession parfaitement logique. Cela dans un ensemble maraîcher, permettait une auto-subsistance assez importante, parce qu'on était à 30 km de la ville, ce qui à l'époque était une aventure ! Maintenant c'est la banlieue.

Ces constructions et en particulier celle de la Maison de Santé avaient été prévues de manière très sérieuse pour les connaissances de l'époque, et en particulier par Sérieux. Sérieux et Capgras étaient les grands psychiatres du début du siècle. Le docteur Sérieux a été le conseiller du gouvernement pour l'aménagement des institutions psychiatriques, c'est lui aussi qui a donné des conseils pour l'hôpital de la Manouba en Tunisie. Ce qu'il avait prévu était très bien : c'étaient des pavillons prévus pour contenir une trentaine de malades. Mais quand ils ont été construits, on en a mis cinquante, et une fois qu'il y a eu cinquante places, on a mis soixante-dix malades. On est ainsi arrivé à quelque chose de très mauvais, mais qui, au départ, ne comportait pas d'erreur. Il y a eu un mauvais usage des bâtiments qui avaient été créés.

A partir de cette démographie galopante, on a créé un autre hôpital sur le terrain de Ville-Evrard : l'hôpital psychiatrique de Maison Blanche. A Maison Blanche on n'a créé que des pavillons pour femmes, sur un modèle un peu plus évolué, c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir ces pavillons parallèles les uns aux autres de chaque côté des services généraux, on a mis l'administration en tête, la cuisine et l'internat derrière, mais on a dispersé les services (il y en avait trois ou quatre, sept ou huit main-

tenant) sous forme de pavillons permettant la division : agités, semi-agités, séniles. Mais cet aménagement dans l'espace était moins rigide.

La guerre de 70 a fait occuper Ville-Evrard par les uhlands avant même qu'on y ait mis des malades mentaux. La première occupation de Ville-Evrard a été faite par l'armée allemande. Après il a commencé à se remplir et ça a été un bon asile pour l'époque. Pendant la guerre de 1914, il y a eu une baisse de la densité hospitalière. Les malades mentaux arrivaient à Ville-Evrard uniquement par la voie du pavillon d'admission de Sainte-Anne, qui était une institution très importante puisque passaient par ce bureau tous les malades mentaux internés du département, et tous les plus grands patrons étaient là : Magnan, célèbre psychiatre du début du siècle, était le grand patron de l'admission. Les malades étaient triés et envoyés ici ou là en fonction des places vacantes. On ne tenait pas bien compte de l'origine des malades. A la Maison de Santé étaient envoyés les malades payants et aussi les bienfaiteurs du département : les conseillers généraux, les préfets, etc. Les malades payants ne passaient pas obligatoirement par le pavillon d'admission. En fait, la Maison de Santé n'a été construite dans son ensemble que dans les premières années du siècle alors que l'asile était construit à la fin du siècle dernier. Enfin, c'est une création du Conseil Général de la Seine et le patron, c'était le Préfet.

\*\*

*Dr Rondepierre.* — A la Maison de Santé, il y avait quatre catégories de malades, mais pratiquement la différence était infime : c'était une différence de nourriture. Pendant l'occupation, évidemment, il n'y avait aucune différence, tout le monde mangeait la même tambouille. Chaque pavillon avait son petit jardin, et le mur était assez haut. Il y avait un roulement des infirmiers, mais en principe on les laisse autant que possible avec les mêmes malades parce que quand ils connaissent bien les malades, c'est mieux. Mais pour des raisons de vacances, etc., il pouvait y avoir des changements d'un pavillon à un autre. Il y avait un ou deux malades qui avaient un infirmier particulier, qui était à la charge de la famille. Les malades pouvaient amener leur valet de chambre, mais moi je n'ai pas connu cela. Des gens extrêmement riches, je n'en ai pas vus. J'ai vu des gens qui avaient une certaine situation, mais c'était quand même une Maison de Santé qui était moins chère que les autres et peut-être un peu moins bien considérée ; les gens disaient :

c'est moins cher, c'est moins bien. Et puis, il y avait surtout cette promiscuité, cette présence toute proche de l'hôpital psychiatrique, qui inquiétait les gens. Moi, j'ai été appelé en consultation, des confrères m'envoyaient des gens quand j'habitais square du Roule ; j'en avais un certain nombre. Le jour où j'ai habité Sainte-Anne, j'en ai pour ainsi dire plus eus. Rien que de franchir la porte pour venir me consulter, ça ne plaisait pas. Il y a quand même un préjugé défavorable sur l'hôpital psychiatrique qui est fantastique, que justifiaient un certain nombre d'hôpitaux, mais ceux-là, ils sont quand même de moins en moins nombreux.

Quand je suis arrivé à Ville-Evrard, tous les services étaient fermés. Je fus le premier, je crois, à y ouvrir un service libre. Ça, c'est pour la petite histoire. Le premier service, c'est le docteur Toulouse qui l'a créé, pas à Ville-Evrard, à l'hôpital Henri Rousselle. C'est quand même extraordinaire que personne n'ait pensé que dans la masse énorme des malades qui étaient dans les hôpitaux psychiatriques, il y en avait qui n'étaient pas dangereux et à qui par conséquent on pouvait laisser une assez grande liberté. Et puis mon maître, le Professeur Claude, a ouvert un deuxième service presque en même temps, sur les conseils de Toulouse, avec lequel il était en bons termes... Il faut dire qu'entre Toulouse et ses confrères, il y avait des bagarres épouvantables qui n'étaient pas toutes à l'honneur des médecins des hôpitaux psychiatriques de l'époque. On lui reprochait d'avoir des idées originales et on lui reprochait — mais en coulisse — d'utiliser ses appuis politiques qui étaient les radicaux ou les radicaux socialistes, — je ne sais pas si ça paraissait l'extrême gauche de cette époque, — peut-être aussi les francs-maçons, mais je ne suis pas sûr. Il y avait des coteries : il y a des choses qui jouaient qui n'avaient rien à voir avec la science.

Il y avait un autre type qui n'aimait pas les médecins des hôpitaux psychiatriques — Toulouse les aimait peut-être bien, c'étaient les autres qui ne l'aimaient pas —, c'était de Clérambault, qui a laissé un très grand nom dans la psychiatrie bien que ses idées fussent très discutables. Il était vraiment organiciste avec un petit peu d'excès. Mais comme clinicien ! Tous les élèves de de Clérambault, je ne devrais pas dire cela, parce que j'en suis un, ne sont pas comme les autres. Ils ont vraiment eu un maître qui les a marqués et surtout du point de vue de l'examen du malade. Il détestait les internes des hôpitaux psychiatriques ; il avait passé le concours et il vivait avec le petit traitement qui devait être à peu près le même que le nôtre, que lui payait la Préfecture de Paris,

puisqu'il était le médecin de l'Infirmierie spéciale. Ne trouvaient grâce devant lui que des gens qui étaient des organicistes farouches, des histologistes, des gens qui coupaient le cerveau, le regardaient au microscope, c'est-à-dire à l'époque Marchand qui a 102 ans maintenant et qui, lui, laissera un nom dans la psychiatrie, c'était un type formidable et un élève de Toulouse : quand on a panthéonisé celui-ci à la Sorbonne, il y eut un discours de Marchand qui était le plus vieux de ses élèves, et il y a eu un petit laïus de moi parce que j'étais son dernier successeur, à Henri Rousselle. Il y avait Guiraud, qui est mort cette année, qui était un type fantastique et qui était lui aussi un histologistologue : Marchand et Guiraud trouvaient donc grâce devant de Clérambault.

Un jour, alors que j'avais fini mon internat et que j'avais passé le concours du médicament des hôpitaux psychiatriques, dans la cour de l'Infirmierie spéciale, je rencontre Lagache qui avait été interne un peu avant moi. Je lui dis : « je suis venu voir le patron pour un certificat, parce que je vais passer le concours ». Il me dit : « Tu as eu un bon certificat ? Qu'est-ce qu'il t'a mis ? » Il m'a mis : « fera un excellent médecin des hôpitaux psychiatriques ». Alors Lagache qui était un type très drôle, plein d'humour, me dit : « es-tu sûr que ce n'est pas une vacherie ? »

Je suis arrivé à Ville-Evrard en 1938. J'ai eu cette veine insensée de passer le concours car Toulouse avait fait changer le règlement : il fallait cinq ans en province avant de pouvoir passer le concours de la Seine, la punition ! Il s'est trouvé qu'on m'a demandé de me présenter, je ne sais pas si c'était pour faire pièce à quelqu'un, et j'ai été reçu, car Toulouse avait obtenu que ce ne soit que trois ans. Comme l'assistantat comptait comme province, il y avait eu comme cela des assistants de Toulouse qui pouvaient ne pas aller en province et présenter le concours de la Seine. Un concours sur titre. Il n'est aboli que depuis deux ans ou un peu plus, peut-être depuis 1968. En général on était interne de quelque part ; et l'Ecole Normale Supérieure de la psychiatrie, ça, il faut le dire puisque c'est la vérité, c'était l'internat des hôpitaux psychiatriques de la Seine.

J'ai, de par le bénéfice, si l'on peut dire, de l'âge, été plusieurs fois président du jury et je me souviens toujours du dernier concours : j'avais à ma droite le médecin des Hôpitaux de Paris, à ma gauche le chirurgien des Hôpitaux de Paris et ils me disaient : « mais dites donc, c'est un concours qui est aussi difficile que celui de l'Internat de Paris » ! C'était devenu un concours extrêmement calé, plus calé que lorsque je l'ai passé, moi, parce que c'étaient les recalés des Hôpitaux de Paris qui se pré-

sentaient. Ça, c'était l'Ecole Normale Supérieure de la psychiatrie, on bachotait beaucoup les questions, on avait d'excellents maîtres. Ey faisait des conférences, c'était vraiment ce qu'il y avait de mieux à l'époque.

Après le service libre de Toulouse, il y eut donc celui de Claude, ensuite celui de Baruk, mais il n'a jamais eu qu'un petit service à Charenton, comptant neuf lits, puis le mien, puis celui de Sivadon, quelques années après, puisque je suis arrivé à Ville-Evrard quelques années avant lui... Moi, pendant les trois ans de punition en province, dans la Meuse, j'ai eu trop de travail à remettre l'hôpital d'aplomb pour créer un service libre. Je l'ai créé quand je suis arrivé à la Maison de Santé et, pour l'obtenir plus vite, j'ai demandé qu'on applique le règlement que Baruk avait fait pour Charenton. Ce n'est pas difficile de faire un service libre, il suffit de le vouloir, on déchaîne les fenêtres, et puis on ouvre la porte. C'est tout. Il suffit d'avoir du personnel qui n'a pas peur des malades. La surveillance doit être beaucoup plus discrète, beaucoup plus habile. Mais il y a quelque chose qui est toujours très gênant pour les chefs de service : un malade qui s'agite, il faut bien le mettre quelques heures dans une chambre fermée à clef ! C'est épouvantable, ce que vous avez fait là ! Si vous enfermez quelqu'un qui n'est pas soumis aux règles de la loi de juin 1838, vous risquez de passer devant les tribunaux pour séquestration arbitraire. Autant vous dire que si on avait peur des responsabilités, on ne devenait pas médecin des Hôpitaux psychiatriques ! Parce que les pépins, tout le monde en a. Qui n'a pas vu un ou plusieurs suicides dans son service ?

Ça s'est passé facilement, on ne m'a pas tiré dans les jambes, j'ai dit : « je veux un service libre » et je l'ai eu tout de suite, enfin sept ou huit mois plus tard. J'avais pris mes précautions au Ministère en demandant qu'ils appliquent un règlement déjà autorisé.

..

*Dr Dublineau.* — Je suis arrivé en 1938 à Ville-Evrard et ne connaissais pas l'hôpital. J'avais un service très particulier qu'on appelait le Service spécial. Ce service était réservé aux alcooliques du département de la Seine. Il avait déjà une histoire. Les alcooliques ont toujours posé des problèmes en raison notamment de leurs troubles de caractère et des difficultés qu'il y avait à prendre des mesures pour eux. A l'étranger les alcooliques étaient traités d'une autre façon : il y a des sanatoriums

pour buveurs, les gens n'étaient pas internés. Il n'existait rien de semblable en France. Il y a eu, au début du siècle, une étude monumentale faite par un médecin des Hôpitaux de la Seine : le docteur Sérieux. Celui-ci avait été envoyé en mission en Europe pour voir ce qui s'y faisait. A la suite de cette mission, le docteur Legrain, qui était à Ville-Evrard, a créé le premier service des buveurs de Ville-Evrard, en 1907 ou 1908. On a créé ce service qui, dans sa structure, est différent des autres ; c'est le premier à droite quand on arrive par la grande porte. Legrain avait prévu toute une série d'ateliers, de balnéothérapie, etc., qui n'ont jamais vu le jour, sinon que les bâtiments créés ont été utilisés pour d'autres ateliers. Ce service, différent des services étrangers, relevait de la loi de 1838 : les gens étaient internés. Legrain avait fondé son service sur l'abstinence : tout le monde était obligé de faire abstinence pour donner l'exemple aux malades. Il n'y avait pas de traitement, il n'y avait rien.

Legrain est parti en 1911 ou 1912 à Villejuif. A la guerre de 1914, le service a été transformé en service psychiatrique pour les militaires. Ce service a survécu jusqu'en 1921 ou 1922.

Puis les aliénés ont afflué de tous les côtés, les militaires ont disparu et le service a été repris par le docteur Rodier qui était alors médecin du Service Général et qui avait pris ce service de manière épisodique. Il n'y avait plus de service d'alcooliques. Ceux-ci réaugmentant, il fallait faire quelque chose. On a recréé le service des alcooliques avec le docteur Martimor en 1935. En 1938, il a pris un autre service qui l'intéressait davantage et c'est moi qui suis venu. J'arrivais d'Armentières. J'ai eu comme premier interne le docteur Duchêne, homme très remarquable qui est devenu médecin-chef du service d'hygiène mentale à la Préfecture de la Seine. Il débutait l'internat, il s'est intéressé aux alcooliques et fut l'un des organisateurs de la ligue anti-alcoolique dans le département de la Seine, quand il y eut la loi de 1954. Mais il est mort prématurément.

Le docteur Legrain avait le même bâtiment que moi. Il avait fait ça dans une perspective plus générale, pour autant que je sache, qui englobait tout l'alcoolisme. Mais je crois que ça a été très vite limité, comme pour moi, aux alcooliques récidivistes. Dans les services de psychiatrie générale, on recevait un nombre considérable de delirium tremens, qui n'avaient pas leur place dans ce service spécial d'alcooliques. L'idée de ce service, c'était de prendre des gens qui avaient été traités et de les rééduquer — comme dans les sanatoria de buveurs à

l'étranger : c'était un problème extra-médical en quelque sorte : faire qu'ils redeviennent des gens normaux, par la psychothérapie, par le travail ou par n'importe quoi, « les aides aux buveurs », « les alcooliques anonymes ». Il ne s'agissait pas des alcooliques confus, qui ont besoin d'un traitement d'urgence qui, lui, est hyper-médical. A Henri Rousselle, où j'avais été interne, j'ai vu des delirium de toute nature auxquels il fallait faire un traitement, avec les moyens de l'époque. Je n'avais pas tellement à faire ça à Ville-Evrard, ce n'était pas mon rayon. Le delirium tremens ou le petit déprimé un peu dyspsomane qui boit par ci, par là, ils ne venaient pas chez moi : il leur fallait des tranquillisants, des cures de sommeil — et puis c'était quelquefois une forme de schizophrénie qui débutait. Tout ça n'arrivait pas chez moi, sauf exceptions bien sûr et surtout quand il y a eu l'apport de Villejuif. Ce n'était pas d'ailleurs le genre qui m'intéressait, sur le plan des motivations personnelles : moi, c'était la réadaptation des buveurs chroniques difficiles et récidivistes, ceux qui avaient eu des histoires importantes au point de vue caractère, des histoires de ménage, de violence, quelquefois de délinquance, des « coups et blessures ». Des gens comme ça font la menue monnaie, la monnaie courante des affaires de violence qui traînent dans les journaux tous les jours.

C'était donc un service qui avait deux ou trois ans d'ancienneté — mais qui était peu structuré ; pas d'ateliers, rien. Ce qui est possible actuellement ne l'était pas à ce moment-là. On n'était pas équipé, il n'y avait même pas de locaux, on a utilisé les vieux, on a fait comme on a pu, on a élevé quelques locaux supplémentaires, mais enfin, rien n'existait pour l'ergothérapie. Ce qu'on a construit, c'était des bricoles pour tâcher d'aménager cette affaire. Maintenant les services ont deux cents malades, à l'époque il y en avait quatre cents ! Mon service a changé tout le temps, par la force des choses, ce n'était pas moi qui voulais que ce fût comme ça, ça s'est fait comme ça. J'avais trouvé en 38 un service en voie de structuration : c'était des alcooliques, mais, dans l'inter-régie 22-35, on avait bourré l'asile et le service, de déments ou de quasi-déments, des affaiblis qui ne pouvaient rien faire, de sorte que je me suis trouvé au milieu d'alcooliques qui étaient mélangés à toute une série de gens, un fond qui ne partait pas — qui, hélas, n'est parti qu'avec la guerre ; ce sont les premiers qui ont été liquidés par la famine — mais il en est resté tout de même et le service n'a jamais été exactement adapté à sa fonction car on s'est toujours trouvé en présence de situations provisoires à la mode française : un vieux fond

dont il était impossible de se débarrasser. Après il y a eu les tuberculeux, les gens difficiles, pour faire le plein pendant les années dures en 43 — et qui m'ont d'ailleurs créé de fichus ennuis entre 45 et 46. On a eu des problèmes, mais on s'en est accommodé et ça c'est finalement arrangé. Mais quand mon service a commencé de fonctionner, de se structurer, il s'est trouvé dégradé par la réorganisation de la région parisienne et la sectorisation : il a fonctionné pendant une période stable qui a duré deux ou trois ans ! J'ajoute que j'avais d'autres projets qui se réalisent maintenant, d'ailleurs.